

# LA MASCARADE

## JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un an... 8 fr.  
Six mois... 4 fr.



ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS  
Un an... 10 fr.  
Six mois... 5 fr.

ÉTRANGER  
Un an... 12 fr.

POUR LES ABONNEMENTS

S'adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

### BONIMENT

Deux fois, trois fois, quatre fois même disent les optimistes. Le succès de l'emprunt ne fait aujourd'hui de doute pour personne, il ne s'agit que de savoir combien de milliards de supplément nous seront offerts.

Le crédit de la France vient d'être éprouvé sur toutes les banques de l'Europe, il a résonné franc comme une pièce d'or pur, il a paru transparent, lumineux, solide comme un diamant, et il nous est permis de dire à nos vainqueurs rapaces :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Ce résultat merveilleux et prévu d'avance de la plus colossale opération financière que le monde ait jamais vue, ce triomphe de confiance qui fait offrir à notre pays trois milliards en quelques heures, c'est-à-dire près de cent francs par tête d'habitant, cette victoire remportée sur la ruine, qui témoigne de l'immensité de nos ressources et de notre force de vitalité, — ne sont-ils pas du goût de tout le monde ?

Quelques uns font des dédaigneux, les difficiles, les hargneux.

Ils n'osent point exprimer tout haut leur mécontentement, mais ils le dissimulent à peine sous des phrases guindées, des adjectifs douteux et des adverbres ambigus.

Ceux-là sont les monarchistes de haut poil qui n'admettent pas de patrie en dehors du gouvernement de leur choix, ceux-là sont ces profonds politiques qui vous disent sans crainte est besoin pour sauver la France ni de milliards, ni d'armée, ni d'instruction, ni de réformes : — il suffit d'Henri V.

L'emprunt n'a point le don de séduire, parce qu'il est lancé avec des affiches blanches portant en tête : République Française.

L'emprunt leur déplaît parce qu'ils ne peuvent plus voir en peinture, même en peinture de Mlle Jacquemart, ce malheureux Thiers auquel ils passaient jadis la main sur le dos, dans l'espoir de lui faire faire ron-ron ;

Ces milliards offerts à pleines caisses et à pleines pelles, ces milliards les offensent parce qu'en les flairant, ils y trouvent point l'odeur de sainteté nécessaire.

Il leur répugne de penser que le pays se tire de son mauvais pas et de son ornière, sans l'intervention du Droit Divin, et l'idée que le succès de l'emprunt peut jeter quelque lustre sur un gouvernement intitulé République, les met dans une fureur blanche difficilement contenue.

D'autre part les officieux, ces éternels maladroits, les amis d'antichambre et les lanceurs de pavés d'ours exhaussent leur faux-col, embauchent une trompe triomphale et cornent à tous les échos :

« Immense succès ! Dix milliards en deux heures ou les bienfaits du gouvernement de M. Thiers ! »

« Sans M. Thiers pas de crédit, pas de confiance, pas de milliards. »

« Avec M. Thiers crédit illimité, confiance sans borne, milliards sans fin ! »

« Hip, hip, hurrah pour M. Thiers ! »

Feuilletez les gazettes du temps passé, et vous verrez qu'on a dit les mêmes choses :

- De Napoléon III ;
- De Louis Philippe ;
- De Charles X ;
- De Louis XVIII ;
- De Napoléon Ier etc.

Les gouvernements aussi bien que les

partis sont incorrigibles, ils ne peuvent se défaire de ces mauvaises habitudes de rapporter à eux la pluie, le beau temps et la santé publique.

Ils ne peuvent se débarrasser de ces joueurs de flûte qui vous racontent solennellement : — Le blé pousse, les fruits mûrissent, la vigne monte, les foins sont superbes : Vive Machin !

Eh bien non, — pas vive Machin !

Car neuf fois sur dix Machin n'est qu'un obstacle à la prospérité publique.

Car neuf fois sur dix Machin met des bâtons à travers les roues et des pavés sous les pieds.

Neuf fois sur dix Machin est entêté, maladroit, obstiné, arriéré et rétréci.

Neuf fois sur dix le pays se tire d'affaire tout seul, non pas à cause de Machin, mais malgré Machin.

Sachons une fois pour toutes, regarder les choses positivement, nettement et bien en face.

La réussite de l'emprunt est assurée c'est entendu, les milliards vont affluer dans nos caisses publiques avec des débordements à étonner le Pactole, c'est probable ;

Mais la gloire n'en revient :

Ni à l'Assemblée qui depuis dix-huit mois s'agit dans le vide et dans la stérilité, se diminue, se décompose en luttes de partis, en divisions haineuses et passionnées, en conspirations de couloir, en intrigues inavouées et inavouables ;

Ni au gouvernement qui flotte indécis, sans but positif et sans quoussole du Centre Droit au Centre Gauche ;

Ni à M. Thiers dont le patriotisme et les intentions louables sont combattus, amoindris, réduits à néant, par ses entêtements, ses colères, ses déplorables manières économiques imposées la démission sur la gorge, les quelles viennent dessécher

les sources de la richesse publique au moment même où nous demandons des milliards.

La gloire en revient tout entière, sans qu'il faille en détourner un atome, une miette, à notre robuste et généreuse nation qui se redressait seule pendant qu'on délibérait sur les cataplasmes à lui appliquer, qui travaillait pendant que d'autres bavardaient et se disputaient, qui marchait hardiment en avant pendant que ses guides s'attardaient à tous les carrefours, à tous les coins de route et à toutes les broussailles.

A qui prête-t-on cette somme énorme de trois milliards ?

Pas plus à M. Thiers qu'à l'Assemblée ;

Pas plus à M. de Goulard qu'à M. Pouyer-Quertier.

On les prête à la France, à la France senile, à la France laborieuse, active, industrielle et féconde.

Tout cela nous l'avons dit déjà, mais nous prenons plaisir à le répéter, car c'est une consolation, un rafraîchissement et un espoir, au milieu de tant de choses mortes, de sentir battre plus puissamment que jamais le cœur vigoureux et vivace de notre chère patrie.

Jacques BARBIER

### Bigarrures

La nomination des conseillers d'Etat continue à être le jeu innocent auquel se livrent nos députés, dans l'intervalle de leurs séances, en guise d'intermède comique.

Cela rappelle les affiches de spectacles :

Pendant l'entr'acte, un artiste amateur imitera les cris de divers animaux.

Pendant l'entr'acte, on nommera des conseillers d'Etat.

A l'heure où nous écrivons, par une chaleur

**John Bull** — Prenez-moi de grâce ce portefeuille de bank-note.

**La France** — A quel taux ?

**John Bull** — Comment, à quel taux ? 84,50

**La France** — C'est la valeur du papier anglais qui se cote à 25 40 la livre sterling. J'ai des offres fermes à 1,50 de prime, mais en gardant, avec mes combinaisons de bon œil, je dois arriver à un placement de 18 pour 100.

**La France** — Vous me disiez : on ne compte pas !

**John Bull** — Manière de parler. Vous ne me supposez pas la naïveté de faire le pied de grue à votre porte pour des coquilles de noix. A dix-huit pour cent, je suis votre serviteur de tout mon cœur.

**La France** — Quelle générosité, voisin !

**John Bull** — Vous en convenez ?

**La France** — Je n'ai qu'un regret, c'est que vos écus de magnanimité ne se soient pas manifestés quinze mois plus tôt.

**John Bull** — Pâgez-vous, nous vous avons fait l'honneur de Morgan.

**La France** — Sept pour cent et quarante millions de commission, — cela rentre dans vos prix.

**John Bull** — A peu près, et puis nous étions fort occupés à cette époque.

**La France** — En vérité ?

**John Bull** — Oui, la question de l'Alabama...

**La France** — Justement ce que me disait votre ennemi John Bull.

**John Bull** — Ah, le gaillard s'y connaît ! Fichure, l'heure de la Bourse : vous gardez le paquet, entendu ?

### FEUILLETON DE LA MASCARADE

#### LA GRANDE RUINÉE !

Il est quatre heures du matin.

Une foule serrée, compacte, étouffée, se presse, se bouscule, s'écroule devant la porte de cette haute maison déserte jadis, isolée, abandonnée comme une léproserie, comme un logis de pestiféré.

Il sont là, venus de tous les pays, de tous les coins du globe, attendant avec une impatience fiévreuse l'ouverture de la porte, sollicitant l'honneur d'être reçus par cette infatigable vaincue, cette malheureuse écrasée, qu'ils ont laissée gisant à terre, sans qu'aucun d'eux daignât lui tendre la main ou lui faire l'annoncé d'un regard de compassion.

Heureux encore, la pauvre blessée, quand on ne lui détachait pas quelque dernier coup de pied en passant.

Aujourd'hui, ils ont passé la nuit à attendre, non pas dans l'antichambre, mais dans la rue, non pas sur une banquette, mais sur le pavé.

Huit heures, la porte s'ouvre.

Une énorme poussée se produit, et le premier venu est lancé comme un catapulte dans la salle où la maîtresse du logis reçoit ses visiteurs intéressés.

— Quoi, c'est vous, Jonathan ?

— M. Thiers, le maître d'œuvre, arrivé de Boston sur le dernier paquebot. Débarqué au Havre, à

9 heures 45 minutes, j'ai pris l'express à 9 heures 48 ; après un dîner qui a duré 17 minutes 39 secondes, grog compris, je suis venu avant tout le monde me camper devant votre porte, l'heure de l'ouverture m'a trouvé le premier et me voilà suivi de quatre nègres vous apportant mes sacs de dollars.

— Vraiment, je suis confuse d'un pareil empressement.

**Jonathan** — Bah, entre républiques on doit s'aider, et nos sommes heureux, nous autres Américains, de rendre à la France un petit service...

— A six pour cent, sans compter la prime et la hausse...

**Jonathan** — Dans les affaires sont les affaires !

**La France** — Vous me l'avez appris, mon cher Jonathan : le jour où il n'y avait pas d'argent à gagner avec moi, je ne vous ai trouvé nulle part...

**Jonathan** — Nous étions fort occupés à ce moment-là : la question de l'Alabama...

**La France** — Empêchez les paquets américains d'arriver au Havre à 9 heures 45...

**Jonathan** — Précisément.

**La France** — Et vos hommes d'Etat ne venaient l'express que pour porter à l'empereur Gambette les lettres de félicitations de votre président Grant.

**Jonathan** — Que voulez-vous, ma chère dame, on vous croyait morte, et les soutiers d'un mort...

**La France** — C'est entendu. Aussi, vous me permettez de ne pas me mettre en frais de recon-

à dégeler le nez d'un invalide, quatorze de ces messieurs sont sortis de l'œuf.

Et nous apprendrions à nos lecteurs que MM. Collignon, Goussard, Marbeaud, Le Trésor de Laroque, etc., font partie du nouveau Conseil d'Etat, qu'ils n'en seraient pas plus avancés sur les destinées du pays.

Du reste, puisqu'il est entendu que ces nominations ne sont qu'un simple amusement et n'ont d'autre prétention que celle de faire rire, on pourrait rendre la chose plus franchement bouffonne, en lui prêtant les agréments du classique jeu de loto :

Odilon Barrot, les jambes de ma grand'mère. A table de Ségur, les cocottes, etc.

En apprenant la tentative d'assassinat contre le roi Amédée, tous les gens raisonnables se sont écriés :

Comment diable cela n'est-il pas arrivé plus tôt ?

Ce qu'il y a d'extraordinaire, en effet, dans cette aventure, c'est qu'un prince ait pu rester dix-huit mois sur le trône d'Espagne sans avoir été poignardé ou tromblonné une demi-douzaine de fois.

Quant au crime lui-même, chaque parti s'efforce naturellement de le camper sur les épaules de ses adversaires.

La justice qui « informe », suivant le cliché connu, apportera-t-elle des révélations suffisantes pour nous apprendre si cet assassinat fait partie des manœuvres militaires des Carlites, ou doit être mis à la charge d'un des sept cent soixante-quinze partis qui divisent la Péninsule ibérique ?

C'est fort douteux, étant connu qu'en Espagne les assassinats politiques ne se découvrent jamais, — à preuve : le meurtre du général Prim, accompli en plein soleil, et dont les auteurs se promènent tranquillement, les mains dans leurs bonnes poches.

Dans tous les cas, il est intéressant, éducatif et instructif, d'étudier les appréciations de certains journaux légitimistes, par conséquent ultracouservateurs, l'Union par exemple, — lesquels écrivent tranquillement :

« La tentative d'assassinat est un premier avertissement de Dieu, etc. »

Un premier est joli, alors, le second ?

Pauvre Seigneur-Dieu, à quelles sauces on le met ?

L'empereur Guillaume en fait un massacreur d'hommes, une sorte d'écorcheur sinistre, et l'Union n'est pas éloignée de le mettre à la tête d'une troupe de bandits.

Après le Dieu des armées, le Dieu des assassins.

Si le bon Dieu ne se fâche pas, il faut qu'il soit d'une douceur qui passe toute mesure, ou qu'il professe à l'endroit de certains de ses dévots un mépris assez profond pour dédaigner de leur infliger des « avertissements. »

Un autre personnage qu'on a failli assassiner est le vice-amiral Gueydon, gouverneur de l'Algérie.

Les coupables sont connus : ce sont ces journalistes facétieux en quête de bonnes plaisanteries, qui vous tuent un homme en quatre mots lorsqu'ils n'ont plus rien de gai à se mettre sous la plume.

On voit d'ici l'explosion de joie et de contentement que ces bonnes nouvelles doivent provoquer dans les familles et parmi les amis des victimes de ces exécutions sommaires.

L'inhumation anticipée du vice-amiral Guey-

don a duré 48 heures, après quoi il a été constaté officiellement que le gouverneur de l'Algérie se portait mieux que notre colonie et n'avait jamais cessé de vivre, — même une demi-minute.

Le sergent-major Boeltz, le courageux défenseur du fort de la Petite-Pierre, vient d'être décoré de la Légion d'honneur.

De plus, il doit dîner à la table présidentielle, Mlle Dosne désirant lui remettre au dessert la croix des braves.

C'est très-bien. — Seulement, pourquoi le sergent-major Boeltz rest-il sergent-major, pourquoi n'est-il pas nommé sous-lieutenant ?

Avons-nous beaucoup d'officiers dans l'armée qui aient fait preuve du sang froid, de l'impétuosité et de la résolution du sergent-major Boeltz ?

Quant on voit le général Frossard rester vice-président du comité de fortifications, et le sergent-major Boeltz rester sergent-major, cela vous donne une singulière idée des réformes militaires.

Il faut que le sergent-major Boeltz soit nommé officier.

Pour finir, une nouvelle bien étonnante, que nous ne publions que sous les plus amples réserves, à cause de son invraisemblance.

La ville de Dijon ouvre une souscription pour élever une statue au maréchal Vaillant !

Une statue ! en ce moment ! une souscription pour une statue ! Ah ça, les Dijonnais n'ont donc pas des compatriotes incendiés, brûlés ou ruinés par les Prussiens !

Une statue ! Nous pensions que le temps des statues était passé, pour quelques années du moins.

Encore une illusion qui s'en va.

ZÉDE.

M. Edouard Millaud, député du Rhône, dont nous avons cru devoir blâmer l'attitude dans les discussions économiques de ces derniers jours, nous adresse, en réponse à nos critiques, la lettre suivante que nous accueillons avec empressement :

Monsieur le rédacteur en chef,

En vous adressant tous mes remerciements pour votre courtoisie habituelle, je m'empresse de rectifier une erreur d'appréciation qui s'est glissée dans votre journal, dimanche dernier.

Loin de vouloir prendre place parmi les députés qui sacrifient aveuglément leurs convictions à M. le Président de la République, je suis au contraire de ceux qui n'ont cessé de défendre la liberté commerciale.

Persuadé que frapper les matières premières et revenir ainsi par une voie oblique au régime de la protection, c'est jeter le trouble dans notre industrie, ruiner notre commerce d'exportation et tarir une des plus abondantes sources de la richesse nationale, j'ai voté et je voterai, en toute occasion, contre toute proposition de loi qui nous exposerait à de pareils maux.

On ne fait pas sans péril des expériences législatives qui peuvent avoir pour résultat d'arrêter complètement certaines branches de la production française.

J'estime que sous un gouvernement républicain qui plus que tout autre, doit puiser sa force dans le travail et dans la liberté, il est de bonne politique d'assurer l'avenir moins par des expédients éphémères que par la défense des vrais intérêts du pays.

Il me paraît donc élémentaire de résister au pouvoir qui s'égare et de soutenir contre lui sans défaillance ce qu'on croit être le bien.

Pour éviter l'impôt sur les matières premières, il fallait trouver à l'Etat un autre système de recettes. L'impôt sur le revenu se présente comme le plus

équitable et le plus productif. J'ai voté, de préférence à toute taxation sur le chiffre des affaires, l'amendement Casimir Périer ayant pour objet d'atteindre les bénéfices de la banque, du commerce et de l'industrie.

Le salut était dans cette voie. L'Assemblée n'a été conduite par M. Thiers à l'impôt sur les matières premières que parce qu'elle n'a pas eu le courage de choisir entre l'impôt sur les revenus ou le revenu et la contribution douanière.

L'impôt sur le chiffre des affaires qui ne distingue pas entre le succès et la ruine d'un négociant, et frappe brutalement même l'industriel qui ne réalise aucun bénéfice, était un déplorable remède. Je l'ai repoussé par des idées de principe.

Veillez agréer, Monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Edouard MILLAUD, Représentant du peuple.

1872, 23 juillet. Versailles.

Les déclarations très précises et très franches de M. Millaud nous causent d'autant plus de plaisir que nous avions été péniblement affecté de son semblant d'hésitation dans une question qui intéresse à si haut point le département dont il est l'un des représentants.

M. Millaud a donc voté contre l'impôt sur les matières premières, et il a bien fait.

Malheureusement, ce vote de la dernière heure, ainsi que nous l'avons expliqué déjà, devait être forcément stérile puisque M. Thiers ayant eu la précaution insidieuse de faire rejeter tous les impôts précédents, il ne restait plus pour équilibrer le budget que l'impôt sur les matières premières.

Et c'est à ce point de vue, c'est pour éviter cette carte forcée qu'il nous paraissait logique de la part des députés libres-échangistes en général, et de M. Millaud en particulier, de voter pour l'impôt sur le chiffre d'affaires, puisque c'était la dernière branche, la dernière perche, la dernière planche de salut, le dernier bastion qui défendait encore le libre-échange.

Il serait trop long d'aborder la discussion économique de l'impôt sur le chiffre d'affaires. Cet impôt a ses inconvénients sans doute, mais, en résumé, il frappe réellement les bénéfices du commerce, car nous admettons difficilement que les négociants se livrent à des transactions sans rien gagner, sans réaliser des bénéfices, par amour de l'art !

Sans doute, il y avait des catégories à établir suivant les genres de commerce ou les branches d'industrie.

Un pharmacien qui fait soixante mille francs d'affaires, gagne trente mille francs net, — c'est connu.

Pour arriver au même bénéfice, un marchand de soie est obligé de passer par plus de trois millions de transactions.

Mais ces catégories-là n'étaient pas plus malaisées à établir que les catégories de patentes et de loyers.

En résumé, tout en respectant les convictions des adversaires de l'impôt sur le chiffre d'affaires, la question économique se posait devant l'Assemblée dans les termes suivants :

Impôt sur le chiffre d'affaires.

Impôt sur les matières premières.

Ou déficit du budget.

Il n'y avait pas d'autre choix.

Or, à notre sens, il était d'une bonne tactique, entre deux impôts, de voter le moins mauvais, le moins pernicieux, pour arriver plus sûrement au rejet de l'autre, de l'autre qui se trouvait le dernier ;

Entre deux principes, de sacrifier le plus douteux au plus certain, le plus contestable au plus essentiel, au plus fondamental.

Un homme se trouve dans cette situation éminemment désagréable de recevoir un coup de fusil ou un coup de bâton.

Tous les gens raisonnables lui conseilleront d'opter pour le coup de bâton.

M. Millaud ne veut ni des coups de bâton, ni des coups de fusil : cela se conçoit.

Mais, puisque nous étions forcés de recevoir l'un ou l'autre ! En volant d'abord contre l'impôt sur le chiffre d'affaires, ensuite contre l'impôt des matières premières, le résultat forcé était que ceci tuait cela.

Nous reconnaissons volontiers par conséquent que notre estimable et sympathique député n'a failli personnellement à aucun de ses principes libres-échangistes, mais peut-être n'a-t-il pas manœuvré assez adroitement pour en assurer la sauve-garde.

J. B.

Les milliards de la guerre

On va nous demander demain trois milliards deux cents millions.

Nous les donnerons, c'est entendu. Comme cela se fait d'ordinaire, il s'est rencontré des amateurs de statistique pour calculer que trois milliards cinq cents millions de pièces de vingt sous ajoutées bout à bout, couvriraient en superficie tant de kilomètres carrés, en pièces de cinq francs produiraient une chaîne assez longue pour entourer tant de fois le territoire français, en pièces de vingt francs s'élèveraient à tant de mille mètres au-dessus de l'Himalaya, en billets de banque de mille francs nécessiteraient une consommation de tant de rames de papier, etc., etc.

Tout cela sans doute est palpitant d'intéressant, mais il y aurait selon nous une statistique plus instructive à faire, laquelle consisterait à calculer le nombre d'œuvres utiles et productives qu'il eût été possible d'accomplir avec les milliards que depuis vingt ans nous avons dépensés sur les champs de bataille, — avec les milliards de la guerre.

Ces milliards atteignent au bas mot le total de douze ou quinze.

Additionnez la Crimée, l'Italie, la Chine, le Mexique et la Prusse, et vous arriverez largement à ce chiffre même en négligeant les centimes.

Quinze milliards.

A-t-on essayé jamais de se rendre compte de la somme d'utilité, de progrès, de bien-être, d'améliorations qu'il était possible d'obtenir, de réaliser et d'accomplir avec quinze milliards ?

Quinze milliards produisant sept cent cinquante millions de revenu au denier cinq ! Avec quinze milliards on pouvait construire assez de chemins de fer pour que pas une bourgade ne fût privée de son train spécial matin et soir ;

Avec quinze milliards on pouvait transformer tous les chemins de France en routes larges, unies et sablées comme les allées d'un parc ;

Avec quinze milliards on pouvait payer la dette des quarante mille communes de France y compris celle de Paris, malgré M. Hausmann, y compris celle de Lyon, malgré M. Vaisse, malgré tous nos municipaux ;

Avec quinze milliards on pouvait mettre en culture tous les terrains vagues et improductifs de notre territoire, dessécher tous les marais, assainir toutes les plaines et délivrer le pays des fièvres paludéennes ;

Avec quinze milliards on pouvait libérer les terres de nos campagnards des dettes by-

La France. — Repassez demain, il y aura probablement de trop ; mon caissier vous rendra le reste.

— Il n'est pas facile, belle dame, d'arriver jusqu'à vous.

La France. — En effet, un peu d'encombrement sur l'escalier. Quand êtes-vous parti de Vienne, meinherr ?

— Avant-hier ; j'ai passé soixante heures en chemin de fer, et j'arrive au débouché de la gare de Strasbourg, pensant me trouver au premier rang, mais d'autres, paraît-il, s'étaient levés plus matin.

La France. — C'est dans l'adversité qu'on connaît les vrais amis, et je ne m'étonne pas de vous trouver dans le nombre.

— Vous savez, madame, que l'Autriche a toujours eu pour la France une sympathie secrète.

La France. — Tellement secrète que je ne l'ai jamais trouvée.

— Pouvez-vous dire, madame, lorsque je viens de subir soixante heures de chemin de fer pour vous apporter....

La France. — Vaycns ?

— Le fond de ma bourse, quelques milliers de thalers....

La France. — De la monnaie prussienne... Allemande, madame !

La France. — C'est tout un. Vous ne trouvez pas de placements en Autriche ?

— Beaucoup, au contraire.

La France. — Aurais-je vraiment à vous remercier ?

— Seulement on perd les intérêts d'abord et le capital ensuite.

La France. — A la bonne heure, voilà le secret de la sympathie secrète. Passez à la caisse, meinherr, et soufflez que je ne vous embarrasse pas.

Attention sacrébla ! ne poussez pas ! vous m'étaufliez, vous m'écrasiez ! Aie, quel coup de poing !

— Parbleu, si vous prenez garde.

La France. — Comment, c'est à vous seigneur Alexandrowitch, que je dois tout ce tapage.

Alexandrowitch. — Des maladroits qui se mesent en travers. Heureusement nous avons des coudes.

La France. — Et vous en jouez avec une ardeur merveilleuse pour venir en aide à mes infortunes.

Alexandrowitch. — Au fond, la Russie a toujours aimé la France, et vous n'ignorez pas qu'on nous appelle les Français du nord.

La France. — Est-il possible que vous ayez si complètement oublié cette dénomination pendant l'hiver 1870.

— Il faisait tellement froid....

— Que votre mémoire était gelée.

— Comme vous dites : mais en revanche voyez avec quel empressement nous vous apportons nos économies, toutes nos économies. J'ai là des millions de roubles qui ne demandent qu'à passer dans vos mains, enchanter si ce petit service....

La France. — Peut-vous rendre assez d'intérêt pour payer vos frais de voyage.

Alexandrowitch. — Vous avez, madame, une

fiesso merveilleuse pour deviner les pensées intimes....

La France. — ...qui dicte le dévouement des Français du Nord. — Mettez vos sacs dans ce coin et faites un peu place, je vous prie, car j'ai perçus encore d'autres amis.

— Je ne suis pas riche, signora, mais tout ce que je possède....

La France. — Allons, voilà un gaillard qui a oublié Solférino, mais qui se souvient que mon billet de banque fait huit pour cent de prime en Italie.

— Voulez-vous, ma chère fille, m'inscrire pour une petite rente....

La France. — Quoi, votre Sainteté daignerait prier à un « soi-disant » gouvernement ?

— Mes petites épargnes du denier de St Pierre, elles sont venues de France, il est juste qu'elles y retournent.

La France. — En six pour cent et avec prime. Au moins, bénissez-moi !

— Señora, señora !

La France. — Comment, vous aussi, don Henriquez de Cistoval del Piombio de Guadalarra ?

— Cent cinquante duros, renora, mes deniers duros, que j'ai déterrés ce matin à votre intention de mes immenses domaines : dix mille hectares d'étendue, mais pas un arbre fruitier !

La France. — Vos derniers duros, et vous ne les gardez pas pour Don Carlos ?

— Carlos a mon dévouement, cela vaut mieux

que toutes les richesses.

La France. — Et cela coûte moins.

— Y aurait-il place encore pour quelques piastres ?

La France. — Jusqu'au Turc qui s'est réveillé !

— J'entrerais, tartouff, mein Got, sacrament....

La France. — Attention aux poches, voilà la Prussien.

— Che feux qu'on brenne mor archent à six cent, avec la brime, la hanse, le reste et tous les bénéfices.

La France. — Comment, misérable, oser venir ici, jusque chez moi !

— Che ne temande qu'à gagner de l'archent sur l'embrunt.

La France. — Oai, me prêt-er les milliards que je vous dois. Intérêt sur le prêt, intérêt sur la dette : — de l'usure en partie double.

— Chustement.

La France. — Trop tard malheureusement pour votre honnête combinaison.

L'emprunt débordé ! La grande Nation est démembrée et mutilée, mais — les morceaux en sont bons.

L. LECHE.

On se rappelle, à Lyon, le succès des lectures et récitations poétiques et dramatiques de Mme Amélie ERNST, lectrice en poésie des Cours de la Sorbonne. Nous apprenons que Mme Ernst donnera une séance populaire dimanche 28 courant, à 8 heures 1/2 du soir, au Palais-des-Arts.

pothécaires qui les rongent; Avec quinze milliards on pouvait couvrir la France d'écoles, d'instituteurs et d'institutrices.

Avec quinze milliards on pouvait augmenter les appointements de tous les employés, les pensions de retraite, les indemnités des malheureux obligés de vivre avec une rente annuelle de trente-cinq francs;

Avec quinze milliards on pouvait apporter tous les ans l'aïssance et le bien-être dans quinze cent mille ménages d'ouvriers, à cinq cents francs l'un.

Avec quinze milliards on pouvait presque résoudre en France ce problème social: la suppression de la misère!

Voilà ce qu'on pouvait faire avec quinze milliards, — regardez ce qu'on a fait.

On a perdu deux provinces, ruiné vingt cités, incendié cent cinquante villages et massacré un million d'hommes.

C'est ça qui nous donne une étrange idée de la guerre!

AMENEZ DES GENS SÉRIeux....

Le fait est, comme l'a dit si bien le chef du pouvoir dans une séance mémorable, nous manquons de gens sérieux à l'Assemblée.

En fouillant, en cherchant sous toutes les banquettes et sous tous les strapontins, on en peut trouver jusqu'à deux, — vous les devinez. — 1o l'illustre homme d'Etat qui... etc., 2o le non moins illustre cotonnier Pouyer-Quertier, ami de Jaavier de la Motte.

La grande majorité des autres membres sont des gens sérieux intermittents; le reste ne peut être rangé parmi les gens sérieux.

Au besoin même, on pourrait affirmer que seul, M. Thiers est un homme sérieux, car deux de ses ministres, MM. J. Simon et V. Lefranc ont été longtemps des libres-échangistes très-convaincus, — aujourd'hui les voici protectionnistes non moins convaincus.

Quant à M. Pouyer-Quertier, il défend son industrie et il n'est vraiment sérieux que lorsque, le Champagne aidant, il veut, au lieu de laisser filer tranquillement son coton, prouver à la fabrique lyonnaise que le libre-échange a été désastreux pour elle.

Rassurons-nous, du reste, car il est évident qu'avec l'impôt sur les matières premières, notre industrie va briller d'un éclat inconnu, et distancer la Suisse et l'Allemagne qui auront l'inexprimable malchance de ne rien payer.

M. Thiers, en effet, homme sérieux par excellence, a prouvé par l'exemple du papier que, plus une industrie est imposée, plus elle est prospère, ce dont seuls les esprits légers doutaient encore. D'après le Président de la République, depuis que le papier paie 10 pour cent d'impôt, sa production et sa consommation ont considérablement augmenté.

Quel dommage alors que l'Assemblée comprenant si mal les intérêts de l'industrie du papier, ne lui ait appliqué 40, 50 ou 100 pour cent d'impôt. En trois mois, les papetiers faisaient fortune.

M. Thiers possède un arsenal de raisonnements autrement sérieux.

Exemple: l'impôt sur les matières premières est incomparable parce que le baron Louis et tous les financiers de la Restauration l'ont trouvé merveilleux.

Ne répondez pas que sous la Restauration les grandes industries françaises étaient au berceau, que le commerce d'exportation était dans les limbes et que le baron Louis ne connaissait ni la vapeur ni l'électricité, — on verrait de suite que vous n'êtes pas sérieux et n'entendez rien aux affaires.

M. Thiers, homme sérieux s'il en fut, reproche amèrement à l'empire d'avoir conclu le traité de commerce avec l'Angleterre en cachette et sans enquête. Ce fut en effet une faute de l'empire, quoiqu'elle ait tourné à l'avantage du commerce et de l'industrie qui sont à peu près unanimes, aujourd'hui, à réclamer le libre-échange.

Mais maintenant, l'enquête est faite; l'immense majorité des chambres de commerce, des chambres syndicales, des industriels, opposés autrefois, se prononcent énergiquement contre la protection et l'impôt sur les matières premières.

Or, M. Thiers n'en tient nul compte. Des procédés de l'empire et de ceux du gouvernement de l'essai loyal, lesquels sont les plus coupables?

Enfin, il appartenait à un gouvernement sérieux de se créer une majorité en disant aux députés du pays: Nous venons de signer un traité avec la Prusse, nous allons emprunter 3 milliards 200 millions, — si vous ne votez pas les matières premières, nous nous retirons et après nous, le déluge!

Des gens sérieux, ce sont encore les députés qui, pendant la séance du 20 juillet, s'amusaient à l'infiniment et se tenaient les côtes parce qu'on discutait les tarifs sur les chevaux, les peaux de lapins, la corne ou autres produits éminemment gais et intéressants un grand nombre d'industries qui peuvent périr à la suite de droits plus ou moins élevés.

Des gens sérieux, — mais intermittents, — ce sont probablement les membres de l'Assemblée et surtout de la Gauche, M. Gambetta en

tête, qui, mettant de côté leurs convictions économiques, n'ont pas craint de renier leur vote du 19 janvier en consacrant un système financier absurde et funeste au pays, — pour une ristrette de M. Thiers.

Quant à ceux qui, depuis près d'un an, industriels, financiers ou économistes, combattent dans les commissions et à la tribune, apportent à leurs collègues le fruit de leur expérience et de leurs travaux, défendent la prospérité de la France et s'efforcent d'empêcher que la source de ses richesses ne tarisse, — ceux-là: MM. Ferry, Ducarre, Fiotard, Montgolfier, Deseilligny, Laurent et autres, évidemment ce ne sont pas des gens sérieux et l'on s'étonne que M. Thiers daigne encore discuter avec eux.

Nous sommes même surpris que des esprits aussi légers aient pu prononcer une parole ou lire une phrase de rapport sans que l'Assemblée et le gouvernement leur aient éclaté de rire au nez.

Enfin, l'important pour nous est d'avoir au moins un homme sérieux: M. Thiers suffit à notre bonheur. A. MONEY.

E'Assemblée en chemise

DANS LES TRIBUNES

Premières Galeries.

LOGE DE DROITE.

Mme de la Perrenchère. — Chère baronne, vous êtes charmante et us votre chapeau rose.

Mme de Rainebois. — Vous, vous êtes adorable avec votre toilette de satin bleu. Si messieurs les députés ne vous admirent pas, ils auront bien mauvais goût ou de bien mauvais yeux.

Mme de la Perrenchère. — Ils ont l'un et l'autre, en commençant par mon mari. Ils sont tous occupés à se chamailler, à se dire des gros mots ou à dormir, et ils jettent un regard sur les tribunes, c'est par hasard ou pour l'acquies de conscience.

Mme de Rainebois. — Et puis, cette salle est si mal disposée. Est-ce que le public ne devrait pas être en face?

Savez-vous que ce n'est pas amusant du tout de contempler ainsi les silhouettes de ces messieurs.

Mme de la Perrenchère. — Et sans être vues, ma chère!

LOGE DE GAUCHE.

M. Verdet, à son voisin. — Monsieur, c'est la première fois que j'ai l'honneur d'assister à une séance de l'Assemblée nationale, et je prendrai la liberté de vous demander quelques noms de représentants.

Mon fils qui voici a obtenu le premier accessit de discours français et le premier prix de vers latins au lycée de Carpentras.

Je n'ai pas voulu, en l'amenant visiter les curiosités de Paris, qu'il s'en allât sans avoir vu l'Assemblée nationale, après le jardin d'acclimatation.

C'est le complément naturel de sa classe de rhétorique, et j'espère qu'il y puisera d'excellentes inspirations pour le discours latin de son baccalauréat.

Quant à moi, monsieur, conseiller général depuis 1846, je puis dire que je connais la vie parlementaire, mais je serais heureux d'entendre comme modèles un des spirituels discours de M. le comte Jaubert ou l'élegante parole de M. Pouyer-Quertier.

Le voisin. — Ah! monsieur, vous êtes sans pitié pour vos collègues du Conseil général.

Deuxièmes Galeries.

LOGE DE DROITE.

Mme Barbanche. — C'est très commode ce plan d'Assemblée; pour 50 centimes, nous allons contempler par leurs noms.

Mme Barbanche. — Cherchons quel est ce grand beau qui a les cheveux noirs.

Mme Barbanche consultant son plan. — Le second du troisième banc de la première travée... J'y suis! c'est M. Leroyer (Rhône).

M. Barbanche. — C'est drôle, les journaux avaient fait courir le bruit qu'il était chauve ou à peu près.

Mme Barbanche. — Il s'est servi de l'Étât des Fées, voilà tout!

M. Barbanche. — Tu vois ceux qui sont au fond: le garçon qui nous a fait pleurer m'a dit que c'était la gauche; les Gambetta, les Littré, les Ferroilla et toute la radicaillerie siège là.

Mme Barbanche. — Pourquoi les a-t-on mis comme ça derrière une balustrade?

M. Barbanche. — Probablement pour les empêcher de se jeter sur les autres lorsque la discussion est orageuse.

Mme Barbanche. — Ils se mordraient, c'est sûr!

LOGE DE GAUCHE.

Première Dame. — Oui, ma bonne, vous avez en face de vous tous les députés honnêtes qui veulent que la France ait un roi et un Dieu.

Deuxième Dame. — Sont-ils bien! Et Monsieur Dupanloup, n'est-il?

Première Dame. — Le voyez-vous là bas, avec sa robe... Il se mouche en ce moment.

Deuxième Dame. — Quelle grâce il y a dans tous ses mouvements!

Première Dame. — Ah, s'ils étaient tous comme lui!

Deuxième Dame. — Pourquoi ne lui fait-on pas dire *Benedicite* au commencement de la séance, cela vaudrait mieux que de lire le procès-verbal.

Première Dame. — Que voulez-vous, comme me le disait hier mon confesseur, le mauvais esprit envahit tout, même cette Assemblée qu'on avait crue si bonne!

Troisièmes Galeries.

LOGES GRILLÉES.

Guguste. — Dis-donc, Polyte, on est rudement mal ici.

Polyte. — Dame, il y fait énormément chaud, et on est en cage comme la hyène du Jardin-des-Plantes.

Guguste. — Mais, regarde donc! Ont-ils de bonnes têtes tous ces députés!

Polyte. — Et dire que c'est ces pignouffs-là qui représentent la France, et qui n'ont pas eu 10 centimes de cœur pour proclamer la République.

Guguste. — Pas peur, y en a plus d'un qui ne reviendra pas user son pantalon sur ces banquettes.

Polyte. — Vois-tu le père Thiers là bas avec sa boule de neige?

Guguste. — En a-t-il une de santé, ce vieux là!

(Bruit croissant.) Polyte. — Qu'est-ce qu'il a donc, le président, à secouer sa sonnette comme un marchand de coco? Quel tapage ils font! Guguste. — Le président vient de dire: La parole est à M. Clapier. Polyte. — Ah, zut alors, allons-nous en, nous sommes volés. FRONTIN.

TACTIQUE DE CHAMBRE

En vérité, je vous le dis, nous nous régénérons, nous nous régénérons.

Notre rénovation militaire, surtout, marche à grands pas, — je devrais dire: — au pas de charge.

On n'a pas encore, il est vrai, décidé en haut lieu si nos soldats porteront le casque ou le képi, la casquette ou le shako, et si le dolman de nos hussards sera définitivement bleu de ciel ou d'outremer;

Mais la nation est en train de recouvrer, Dieu merci, ce goût des choses militaires qu'elle avait si fâcheusement perdu depuis quelques années.

Donc, aujourd'hui, en France, l'esprit militaire qui n'est nullement l'alter ego du militarisme, a reconquis du haut en bas de l'échelle sociale, tout son crédit et toute sa vigueur.

Riches et pauvres, jeunes et vieux, tout le monde cherche à se mettre en état de contribuer un jour à rendre à la patrie le prestige et le rang qu'on lui a si follement et si coupablement laissé perdre.

Tandis que dans les écoles et dans les lycées, la jeunesse s'exerce au maniement des armes et s'habitue à supporter la fatigue des marches, nos députés de Versailles s'adonnent à l'étude plus savante des mouvements de grande tactique et de haute stratégie.

Les exercices d'été de l'armée de Chambre-Haineuse touchent à leurs fins.

Elles ont laissé passablement à désirer, mais nous devons tenir compte à ceux qui les ont dirigés de leur zèle et de leurs efforts, et nous ne doutons pas qu'aux prochaines manœuvres d'automne nous n'ayons que des éloges à leur adresser sur leur sûreté de coup d'œil, leur aplomb et l'ensemble des mouvements.

Avant de commencer notre compte rendu des grandes manœuvres exécutées sous nos yeux d'abord sur la composition et sur l'organisation de la sudite armée, quelques renseignements nécessaires et positifs.

Après la conclusion du célèbre pacte de Bardeaux, il semblait que la paix la plus profonde et l'entente la plus complète dût régner désormais entre les diverses tribus qui occupent ou qui avoisinent les sphères gouvernementales. Il n'en fut rien!

Faut-il attribuer à l'élaboration du projet de réorganisation militaire, l'humour belliqueuse et guerrière qui s'empara tout à coup, des membres de l'Assemblée?

Je ne sais.

Toujours est-il que ceux-ci résolurent un beau jour de vaincre et de détrôner l'audacieux autocrate qui prétendait les maintenir docilement sous sa domination.

Ecœurés par nos récents désastres et connaissant la prodigieuse habileté de leur rude antagoniste, nos députés comprirent que le système des bandes irrégulières ne valait rien, et qu'une attaque de vive force, trop précipitée, pourrait bien dégénérer pour eux en une déroute complète.

Ils commencèrent, en conséquence, à s'organiser en véritable armée, seul moyen de pouvoir s'exercer pratiquement à la bonne exécution de ces mouvements stratégiques et de ces évolutions, tactiques que nous venons de leur voir opérer et auxquels ils se préparent à livrer tôt ou tard un combat sérieux.

Pour procéder à leur organisation, nos députés s'inspirèrent tout naturellement des prescriptions contenues dans l'Ordonnance du Roi sur le service des armées en campagne, du 3 mai 1832.

L'article premier de cette ordonnance dit: « Le principe divisionnaire est la base de toute formation d'armée. »

L'adoption de cet article premier ne souffrait pas la moindre difficulté, au contraire!

Seulement, il devait y avoir et il y a eu abus dans son application, il y a trop, beaucoup trop de divisions dans l'armée de Versailles et l'affirme que jamais, non, jamais, on ne vit une armée aussi divisée que celle-là.

L'Ordonnance sur le service en campagne dit ensuite que toute armée se compose de deux ailes, d'un centre, d'une réserve et, quand besoin est, de corps de partisans.

L'armée de Chambre Haineuse n'a adopté ces dispositions qu'en les amplifiant et en les modifiant.

C'est ainsi qu'au lieu de n'avoir qu'un centre, elle en a deux ou trois, et que ses ailes, ses centres et sa réserve, au lieu de n'être formés que de troupes régulières ne sont tous que de véritables corps de partisans.

Du reste, voici la composition exacte;

1o Aile droite, dite aussi aile de pigeon, ou corps des partisans d'Henri V.

2o Centre droit ou corps des partisans de la monarchie constitutionnelle.

3o Centre concentré, autrement dit Réserve, corps des partisans de tous les partis et composé de gens fort réservés qui n'hésitent pas, au plus vil de l'action, à lâcher sournoisement ceux qui comptaient sur leur appui, pour passer momentanément du côté du plus fort qu'ils n'hésiteront pas à lâcher de même, chaque fois qu'à son tour il se trouvera le plus faible.

4o Le centre gauche ou corps des partisans de la République sans républicains.

5o L'aile gauche dite aussi aile de l'Espérance ou corps des partisans de la République républicains.

NOTA. — L'aile gauche est appuyée par un corps d'éclaireurs qu'elle ne tient peut-être pas assez à distance, ce qui compromet quelquefois la réussite de ses mouvements.

Passons aux détails:

L'aile droite ou aile de pigeon

Commandant en chef. — Général du Temple-du-Seigneur.

Chef d'Etat-major. — Colonel Jean Brunet.

Porte-oriflamme. — M. de Balcastel.

Aumônier. — Mgr Dupanloup.

Héraut d'armes. — M. de Lorgeril.

Volontaire chargé de mettre le feu aux poudres. — M. de Meaux.

Chef de fanfare. — M. Baragnon.

Trompettes. — MM. de Cumont et Barascud.

Cantinière: le baron Chauvaud.

Compagnies de Cheval-légers, — compagnies de Mousquetaires du Roy, — compagnies de Voltigeurs de Louis XV, — compagnies de Gardes du corps, — compagnies de Zouaves pontificaux, — en tout 400 hommes.

(Il n'y a à l'aile-droite, comme on voit, que des gens d'armes d'excellentes compagnies.)

2o Centre-droit

Commandant en chef. — Général Changarnier (1)

Chef d'Etat-major. — Général Ducrot.

Porte étendard. — M. St-Marc Girardin.

Intendant. — M. le duc d'Audiffret-Pasquier.

Héraut d'armes. — M. le duc de Broglie.

Volontaire chargé de mettre le feu aux poudres. — M. Lambert Ste Croix.

Chef de fanfare. — M. Raoul Duval.

Tambours. — MM. Pouyer-Quartier et Bocher, chargés des virements. C'est à dire des roulements.

Tambour-major: M. Babie.

Le centre-droit ne se compose guère que de Chasseurs d'Orléans; on y compte cependant quelques ratapails et trois ou quatre Mamelucks.

— En tout, 200 hommes environ.

Centre-gauche

Commandant en chef. — Général Chanzy.

Chef d'Etat-major. — M. Berthaud.

Porte-drapeau. — M. Rivet.

Intendant. — M. Casimir Périer.

Héraut d'armes. — M. Ricard.

Chef de fanfare. — M. Mathieu Bodet.

Les troupes du centre-gauche se composent de Mobiles et de Mobilisés; ces troupes paraissent animées d'un grand patriotisme, mais il n'y a guère là que des recrues sur la solidité desquelles il est prudent de ne pas compter. — En tout, 400 hommes.

Réserve

La réserve se compose de troupes de lignes.... différentes (Ligne de Versailles, — rive gauche et rive droite; ligne du Grand Central, etc.)

La réserve n'a pas de cadres permanents; formée seulement pendant l'action par les irréguliers de tous les partis, on la voit au moment décisif s'élançant au scrutin tête baissée et se débander aussitôt après.

La force de la réserve est de 400 hommes environ.

Aile-gauche

Commandant en chef. — Général Billot.

Chef d'Etat-major. — Colonel Denfert.

Porte-drapeau. — Louis Blanc.

Héraut d'armes. — Gambetta.

Volontaire chargé de mettre le feu aux poudres. — M. Langlois.

Chef de fanfare. — Emmanuel Arago.

Caporal sapeur. — Henri Brisson.

Les troupes de l'aile gauche se composent en majeure partie de gardes nationaux; ces troupes pleines d'ardeur, d'impétuosité et de dévouement, sont encore bien loin, en revanche, d'être suffisamment disciplinées, et puis leurs chefs ont le tort, nous le répétons, de ne pas maintenir constamment à une grande distance du centre de leurs opérations, certains groupes d'éclaireurs trop ardents qui loin de prêter à l'aile gauche un appui efficace compromettent par leurs évolutions excentriques le succès de ses manœuvres et l'exposent, à chaque instant, à subir de pénibles échecs.

La force de l'aile gauche est de 450 hommes environ. Celle du groupe d'éclaireurs, d'une quinzaine d'hommes tout au plus.

Maintenant que la composition et les effectifs de l'armée sont connus, rien ne sera plus facile que de comprendre ses évolutions stratégiques et ses manœuvres de haute école.

Nous les renvoyons à la semaine prochaine, pour ne pas gêner le mouvement de l'emprunt.

(1) Le général Changarnier n'est qu'un généralissime de paille, le véritable commandant en chef du centre-droit est le général de division, duc d'Anmale.

THÉÂTRE DE VERSAILLES

Après huit mois consécutifs de spectacles variés, MM. les artistes en représentation à Versailles vont prendre leur congé annuel et clore leur saison théâtrale.

Sans prétendre analyser tous les ouvrages donnés sur la scène versaillaise, nous croyons utile de rendre compte succinctement des pièces qui ont tenu l'affiche quelques temps, et d'apprécier en quelques mots les acteurs qui ont joué les rôles les plus importants.

Recrutée à un moment où il était difficile de faire un choix bien compris des artistes, — la troupe de Versailles, composée d'éléments très divers et très-hétérogènes, soit de per-

sonnages ayant depuis longtemps quitté le théâtre, soit de jeunes gens qui l'abordaient pour la première fois, sans aptitudes spéciales, soit enfin d'acteurs sifflés un peu partout, — la troupe versaillaise est loin d'avoir obtenu les succès qu'elle espérait, et malheureusement, sauf de très-rare exceptions, son ensemble est devenu de plus en plus mauvais, malgré des répétitions fréquentes et les encouragements d'un public indulgent qui ne demandait qu'à applaudir.

Malheureusement aussi, sans se préoccuper du goût des spectateurs payants, les artistes ont tenu à ne jouer que leurs propres ouvrages, comme s'il était possible d'être à la fois auteurs et acteurs parfaits.

La dernière saison théâtrale 1870-1871, avait été marquée déjà par des échecs nombreux, celle de 1871-1872 n'a compté que des chutes.

Les deux plus remarquables ont été : *Les Magistrats*, comédie en trois actes et *Les Brigands du désert* ou *les associations confondues*, drame en cinq actes, qui n'ont pu être joués en entier. L'intrigue de ces ouvrages était si compliquée, si mal conduite, le dialogue si mou, le style si ennuyeux qu'on a dû renoncer à les représenter. De plus, les rôles tenus presque uniquement par des pères nobles ou des ducs, étaient mal sus et mal interprétés. L'un des régisseurs, M. Dufaire, a été chargé de remanier *Les Magistrats* et *Les Brigands du désert*, pour

en faire des œuvres supportables. Y réussira-t-il ?

Une pièce sur laquelle la troupe comptait beaucoup a eu quelques récrémentations : *Le Souterrain* ou *L'Internationale*, drame en quatre actes et dix tableaux, joué par les principaux artistes. A cette occasion, quelques vieux décors ont été brochés, au 6e tableau, le grand ballet de la Commune éclairé au pétrole, et le 10e tableau figurant l'incendie de Paris, témoignaient de certaines aptitudes de mises en scène.

Les autres actes, pleins de longueurs, de tirades ampoulées, ont généralement peu séduit et *L'Internationale* qui avait débuté comme un succès est allée rejoindre ses aînées dans les cartons de la direction, d'où on ne l'a pas encore retirée.

La troupe de Versailles, pour introduire un peu de variété dans son répertoire, a également monté l'opérette.

On a donné un jour *Pochard et Pompette* ou *Les deux ivrognes*, bouffonnerie en un acte, avec une petite musique dont les airs d'une facture commune et prétentieuse à la fois, ne révèlent pas de grandes facultés musicales chez ses auteurs ; quant aux paroles, elles n'avaient pas le sens commun.

Du moment où les artistes voulaient rire un peu entre eux, il fallait qu'ils confiaient leurs livrets à MM. Chivot et Duru et leur musique à M. Hervé ou à M. Offenbach. Aux Variétés ou au Palais-Royal, *Les deux ivrognes* auraient pu réussir, mais au théâtre de Versailles ils étaient déplacés.

Nous préférons de beaucoup le grand-opéra, composé par M. Thiers, sur les paroles de M. d'Arnim : *L'Emprunt*, en cinq actes et un ballet, chanté par toute la troupe, avec des chœurs très-nourris, ou le fort ténor de Goulard a lancé des notes si élevées.

Par exemple, les frais de décors, de costumes, d'orchestre, d'éclairage, de trucs, etc., sont tellement considérables, qu'il sera impossible de faire tenir l'affiche longtemps à cet opéra.

Nous avons eu en outre : *Le Directeur mécontent* ou *les Conseillers d'Etat*, vaudeville nouveau en trois actes, avec couplets de sortie et de rentrée, que les comiques ont vivement enlevé, quoique la pièce soit dépourvue d'intérêt pour le spectateur, et que son point de départ soit aussi faux que possible.

La grande pièce militaire est venue à son tour après des répétitions, des ajournements infinis. Des bruits de coulisses faisaient espérer pour *Les soldats de la France* ou *Les Volontaires de 92*, ou *le Service obligatoire*, ou *la Mort du remplacement*, un vrai succès. Mais, hélas ! tout le monde a voulu travailler à cette pièce patriotique, les entêtés, les incapables, les broûillons. — Bref, le rideau s'est levé sur une série de vieilles scènes de cirque, sans lien entre elles, sans esprit et sans portée.

La déconvenue des spectateurs a été cruelle.

Enfin, l'ouvrage le plus important de l'année est sans contredit la tragédie sur laquelle la toile vient de tomber.

Cette tragédie, — *L'Orpheline*, à la représentation de laquelle on ne pensait plus de voir assister, a fini par voir le jour de la rampe.

Ses auteurs, malgré l'opposition de presque toute la troupe, l'ont fait répéter, apprendre et jouer, — et, qui plus est, en sont particulièrement fiers, ce dont il est difficile de se louer, car jamais plus détestable ouvrage n'a paru sur la scène.

C'est un désastre pour l'art.

Montrer au public une pauvre orpheline appelée *Matière première*, poursuivie sans relâche par deux ennemis acharnés à sa perte, succombant sous leurs coups, abandonnée de ses défenseurs naturels, déveillé sur un théâtre les moyens détournés, odieux, par lesquels le vice peut triompher de la vertu, — c'est plus qu'une mauvaise pièce, c'est une mauvaise action.

Si un tel spectacle a clos la saison théâtrale 1871-1872, on se demande quelle triste surprise les artistes de Versailles nous réservent pour la réouverture en novembre ?

Et dire que les engagements de la troupe ne sont pas expirés !

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés

L'administrateur-gérant, A. ALRICY.

LYON. — Imp. COSTE-LABAUME, c. Lafayette, 3.

EXPOSITION DE LYON 35 Ans de Succès GALERIE V
ALCOOL DE MENTHE DE RICQLES
Elixir suprême pour la digestion, les maux d'estomac, les nerfs, etc.
Avec quelques gouttes de ce cordial puissant, dans un verre d'eau sucrée, bien fraîche, on obtient une boisson calmante, agréable, saine, rafraîchissante et peu coûteuse.
PENDANT LES CHALEURS
où les diarrhées sont si fréquentes par les excès de boissons et l'abus des fruits. C'est un préservatif puissant contre les affections cholériques et épidémiques.

CHANGEMENT DE DOMICILE
MACHINES A COUDRE
I. LECOMTE
mécanicien
33 Rue St-Pierre
CI devant rue St Dominique, 14
LYON

CONSTIPATIONS, GASTRITES, GASTRALGIES, CRAMPES D'ESTOMAG
Prévenues et radicalement guéries par le
CAFÉ HYGIENIQUE CHAPOIX
DEPOTS A LYON
Chez Clavelier et Cie, 1, place des Jacobins.
Arroud, 2, rue Lanterne.
Poizat, 12, rue Constantine.
Simon, 89, rue de Lyon.
Ferrand, place de la Charité.
Cazeneuve et Lestra, 26, rue Lanterne.
Entrepôt général à Paris, chez BRETON, droguiste, 8, rue Rayenne, au Marais.
PRIX FIXE à FIGARO PRIX FIXE
GRAND CHOIX de Confection pour hommes et enfants. — Chaussures et Chapellerie en tous genres. Cours de Brosses, 14 Quillatière.

EAU DENTIFRICE ANATHERINE
DU DOCTEUR J. G. POPP,
MÉDECIN-DENTISTE DE LA COUR IMP. ROY. D'AUTRICHE A VIENNE
Brésillé en Angleterre, en Amérique et en Autriche.
Guérit instantanément les maux de dents les plus violents et nettoie parfaitement les dents, même dans le cas où le mal ne commence à s'y attacher ; elle rend aux dents leur couleur naturelle, blanchit l'émail, empêche la corruption des gencives et est un moyen sûr d'apaiser les douleurs provenant des dents creuses ou cariées, purifie l'haleine, guérit les maux de dents rhumatismaux, raffermi les dents chancelantes, empêche les gencives de saigner au moindre contact d'une brosse à dent. — Flacons : 4 fr. et 2 fr. 50. — A Lyon, pharmacie SIMON, rue de Lyon, 87.

AU GRAND BALLON
RESTAURANT Salles et Salons de famille, Jardins, Terraces
Jeux de Boules.
Rue de la Quarantaine, 14

OFFICE DU COMPTANT
MACHINES A VAPEUR
Spécialité de 1 à 15 chevaux.
Système des plus nouveaux et des plus simples.
ORGANISATION D'USINES A VAPEUR OU A EAU
SCIES SANS FIN perfectionnées et de différentes forces.
MACHINES-OUTILS à travailler le bois
Moutins à broyer les couleurs
BOLAND
INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR-MÉCANICIEN
Ateliers donnant 8, rue Andran, et montée St-Sébastien, 9
Près le boulevard de la Croix-Rouge, côté du Rhône. — LYON

PHARMACIE GODDARD et PUY, RUE SULLY, 51, LYON
LA Poudre
DYSSENTERIE américaine
de PUY fils, guérit dans les 24 heures les Dysenteries les plus opiniâtres qui ont résisté à tous les meilleurs traitements. — Prix, 1 fr., et pour enfant, 1 fr. 25. — Dépôt dans toutes les Pharmacies.
VER SOLITAIRE Remède infailible
pour faire expulser vivant le ténia ou ver solitaire. Prix : 10 fr.
Une seule dose suffit toujours. — Dépôt dans toutes les Pharmacies.

EAU M. LI SE
IATHIA
Gontre apoplexie, vertiges, va peur, maux de cœur, syncopes, crampes d'estomac, indigestion, diarrhée, cholera, etc.
EMERY, rue Vacon, 54, Marseille. Dépôt dans les Pharmacies et chez divers commerçants.

LA GRANDE MAISON DE
CHAPPELLERIE
de RIVIER Secours
Rue Centrale, 42, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 50
A l'honneur de prévenir ses nombreux clients qu'à l'occasion de la Saison d'Eté et de l'Exposition, on trouvera dans ses vastes Magasins un choix vraiment immense et extraordinaire de CHAPEAUX de paille anglaise, Italie, palmier, Panama et Manille, chapeaux feutre, alpaga et couteil. Tous ces articles sont vendus aux prix de fabrication.

Insecticide Vicat
Les Cafards, les Punaises sont détruits en projetant avec l'insufflateur sur les groupes d'insectes cachés le jour, la poudre INSECTICIDE VICAT. Elle tue aussi les puces, poux, arctes, fourmis, en saupoudrant avec le flacon dont on a percé de petits trous la capsule, les lits, les étoffes, les chiens, chats, volailles, fourrures.
L'Insecticide Vicat, le premier et le seul garanti par la signature de l'inventeur, se vend en flacons à Paris, 125, rue St-Denis, à Lyon, 18, rue Bugeaud et chez tous les épiciers.

Maison T. RIVOLLET, 9, rue St-Pierre, Lyon.
BRONZES ET BRONZES COMPOSITION
Spécialité de Lampes à Modérateur riche et ordinaire, suspension de salle à manger, Lanternes-vestibules, grand choix de Flambeaux, Lustres, Candélabres, Bras de cheminées, Bougeoirs, Porte-allumettes, Garde-cendres, Garde-étincelles, Chenets, Porte-pelles et Pincés, Soufflets et Balayettes riches et ordinaires

ELIXIR ANTI-RHUMATISMAL
DE SARRAZIN-MICHEL, D'ALX
Guérison sûre et prompte des Rhumatismes aigus et chroniques
Gouttes, Lumbago, Sciaticque, Migraine, etc.
150 francs le flacon.
Dépôt à Lyon, M. FAIVRE, pharmacien, à St-Etienne, M. ARNAULT, pharmacien.
Dépôt principal de tous les Médicaments spéciaux
Entrepôt général de toutes les
EAUX MINÉRALES FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES
Pharmacie des Célestins, 5, PLACE DES CÉLESTINS, 5

BITTER
De LACAUX FRÈRES, de Limoges
Inventeurs brevetés s. g. d. g. de l'Elixir péruvien Coca.
Ces Bitters sont préférables à tous ceux que j'ai étudiés, non seulement pour leurs qualités hygiéniques, mais encore par la finesse de leur parfum et de leur bon goût. (Extrait du Rapport du Dr Derrail.)
Enfin ce Bitter est le seul bon que j'ai trouvé, réunissant toutes les qualités de goût et d'hygiène. (Extrait du rapport de M. Bauger, chimiste.)

MALADIES DE LA PEAU
POMMADE Dermophile du Dr Michon, méd. spécialiste. Infaillible contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc., toutes les maladies de la peau en général. 3 fr. le pot. Dépôt ph. Seyvet, pl. Cr.-Rouge. Chez Cazeneuve et Lestra, droguistes, rue Lanterne, à Lyon, Abonnet, pharmacien, cours Morand, 12.

Mme CHRÉTIEN
DENTISTES AMÉRICAINS
Rue de Lyon, 32
LE BAUME DU BRÉSIL
Du docteur Penilleau de Paris, guérit sans trépan ni injection tous les écoulements anciens ou récents. 5 fr. le flacon. — Traitement opératoire sans mercure ; le plus efficace pour combattre les vices du sang. — 10 fr., notice gratis. — Dépôt, pharmac. Simon, 89, r. de Lyon

ELIXIRS PUY
Préparés par DUCHENEAUX, pharmacien
Ces Elixirs ont l'avantage de purger et de dépurger le sang, sans que l'on soit obligé de suspendre son emploi, quel qu'il soit, et de faire disparaître ainsi toutes les maladies chroniques.
L'Elixir n° 1 est spécial pour les maladies de poitrine, d'estomac et des intestins, telles que : bronchites, oppressions, perte d'appétit, crachements de sang, constipation, embarras gastriques, affections nerveuses, éblouissements, migraines, insomnies, échauffement des humeurs bilieuses, etc.
L'Elixir n° 2 est le dépuratif le plus puissant pour purifier le sang de toutes humeurs nuisibles et abondantes, telles que rhumatismes, engorgement de foie, les dartres, les maladies secrètes, sans laisser aucune trace de virus.
Dépôt chez PUY inventeur, rue Neuve, 41, aux Charpenneaux, pharmacie GODDARD et PUY fils, rue de Sully, 54, M. VILLOLD pharmacien et herboriste. — Prix : 2 fr., 5 fr. 50 c. et 6 francs.

DIRECTION GÉNÉRALE DES NOURRICES
Maison fondée en 1780
Quai de Parochevêché, 19, près le pont Nemours

Un des meilleurs Chocolats est le
CHOCOLAT-DONNEAUD
Usine de la Tête-d'Or, à Lyon

L'INJECTION de TANNIN-FOURQUET guérit en trois jours les écoulements récents ou invétérés. — Prix, 3 francs. — Seul Dépôt, LACROIX-MORLET, cours Bourbon, 58, Lyon.

L'ORIENTALINE
Teinture instantanée ; la meilleure pour se teindre soi-même. — Succès garanti. En vente au dépôt général, MAISON ROCHON, Ave Grenette, 34. — Grand modèle, 3 fr., petit modèle, 3 fr. 50.